

# NOUVELLE - FRANCE

## REVUE MENSUELLE

Directeur: M. JACQUES AUGER

Volume I.

1er. Janvier 1882

Numero 9

### Les grandes inventions du siècle.

Je ne viens pas, dans cet essai, faire de la science. Mon but est seulement de grouper un certain nombre de faits scientifiques en rapport avec l'histoire de tous les jours, afin de constater les progrès que nous avons faits pendant ce siècle que l'on appelle à tort ou à raison le siècle des lumières.

Nous nous étonnons souvent, et à bon droit, lorsque nous nous trouvons en présence des grands monuments que nous a laissés l'antiquité; nous manifestons une admiration légitime pour ces œuvres gigantesques si parfaites, et surtout si durables de l'ancien monde qui, après tant de siècles, subsistent encore et bravent les ravages du temps. Nous admirons de même les débris merveilleux semés sur ce Nouveau-Monde, surtout au Mexique et au Pérou, débris qui accusent une civilisation et des connaissances scientifiques portées à un degré qui renverse toutes nos idées sur l'histoire ancienne de ce continent. Mais ce que nous oublions d'admirer, du moins dans une mesure qui soit en rapport avec la grandeur du sujet, c'est ce qui se passe autour de nous; c'est ce qui s'est fait surtout depuis le commencement de ce dix-neuvième siècle qui sans doute produit des choses bien regrettables, mais qui compte également à son avoir de grandes et belles œuvres. Ces grandes œuvres, cependant, passent à peu près inaperçues pour le plus grand nombre. Nous semblons ne pas voir que nous vivons dans une époque

presque féerique, et nous songeons peu que les hommes du siècle de Louis XIV, s'ils avaient pu lire à l'avance notre histoire, l'auraient trouvée tout aussi incroyable que celle des temps mythologiques. Ce qui fait que nous paraissions si peu étonnés, si indifférents même en présence de ce spectacle merveilleux, c'est la multitude des choses extraordinaires qui frappent tour à tour nos regards; c'est l'habitude que nous avons de voir ce qui était relativement impossible devenir possible et même facile. Nous sommes, d'ailleurs, un peu comme ceux qui ont tous les jours devant les yeux les beaux spectacles de la nature; et notre ville, sous ce rapport, offre un exemple très-frappant; nous ne songeons pas, tant nous y sommes faits, à admirer le sublime panorama que l'œil voit se dérouler du haut de nos remparts, et devant lequel des étrangers, venus de tous les points du monde, restent frappés d'admiration.

Il est donc bon que nous jetions de temps en temps un coup d'œil sur ce qui nous entoure, non pas pour apprendre, mais pour nous rappeler, pour nous rafraîchir la mémoire. Pour cela, nous allons esquisser à grands traits les inventions qui se sont faites dans le domaine de la science depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours.

Encore une fois, je n'ai pas la prétention de rien vous apprendre; ce que je vais dire tout le monde à peu près le sait, ou devrait le savoir; les journaux en ont répandu les détails jusque dans les endroits les plus reculés; ce ne sont donc pas ces faits nouveaux. Cependant, on aimera peut-être à les voir groupés dans un court résumé qui permette de se rendre compte de l'immense espace parcouru, et de rappeler à notre souvenir les noms de ces savants à qui nous sommes redevables de tant de bienfaits et

qui, en somme, sont bien supérieurs aux grands conquérants, puisque le génie qui érige vaut mieux que celui qui se borne à détruire.

Nous ne pouvons pas compter la découverte de la force expansive de la vapeur d'eau parmi les inventions de ce siècle, mais nous pouvons à bon droit réclamer le mérite d'avoir asservi cette force aux besoins de l'industrie et d'en avoir fait une application utile.

En effet, la première idée de la force de la vapeur d'eau semble être venue à Salomon de Caux, en 1615. Plus tard, le marquis de Worcester, en 1663, et Savery en 1689 firent quelques découvertes sur ce sujet, mais elles n'étaient que de peu d'importance. Au commencement du dix-huitième siècle, Papin et Newkomen obtinrent de nouveaux résultats plus satisfaisants : on avait réussi à produire un mouvement de va et vient, assez lent cependant, que Savery accélèra un peu en inventant et appliquant le jet condenseur. Mais les machines que l'on construisait alors étaient à simple effet, c'est-à-dire que la force de la vapeur n'agissait qu'à une extrémité du piston. En 1769, Watts commença à s'occuper de cette découverte. Il construisit une machine à double effet, inventa le tiroir et transforma le mouvement rectiligne en un mouvement rotatoire au moyen de la manivelle. Ce fut même lui qui, le premier, utilisa la détente, c'est-à-dire le moyen d'économiser la vapeur en interrompant le jet au milieu de la course du piston et en laissant le mouvement s'achever par la seule force d'expansion et l'action aspirante créée à l'autre extrémité par la condensation.

C'était déjà beaucoup pour l'époque. Mais c'est bien à notre siècle qu'il était donné de dompter cette grande puissance dont on n'avait jusqu'alors utilisé, pour ainsi dire, que les soubresauts ; de réduire sous la main et de courber sous la volonté humaine cette terrible cavale qui affirme encore, néanmoins, de temps à autre sa sauvage indépendance par des écarts qui sèment autour d'elle les ruines et la mort. Au dix-neuvième siècle revient l'honneur d'avoir produit ces steamers qui sillonnent les mers et refoulent l'ouragan sous les vigoureuses poussées de leur hélice ; ces locomotives qui franchissent les continents et courent d'un océan à l'autre sur leurs rails d'acier.

Bien que plusieurs essais aient été tentés avant ceux de Robert Fulton, on est cependant à peu près d'accord, aujourd'hui, pour reconnaître à cet homme distingué le mérite d'avoir appliqué d'une manière pratique à la navigation la force motrice de la vapeur.

Robert Fulton est né en Pennsylvanie, aux Etats-Unis, en 1765. A l'âge de trois ans, il perdit son

père et, à dix-huit ans, il ne savait encore que lire, écrire et compter tant bien que mal. Etant entré en apprentissage chez un orfèvre, il utilisa ses loisirs en apprenant le dessin et la peinture, sans négliger l'étude de la mécanique pour laquelle il se sentait une véritable vocation. Il colportait ses dessins et ses tableaux afin de procurer à sa mère l'argent nécessaire pour acquérir la propriété d'une petite ferme qu'elle cultivait. Cependant, grâce à l'aide d'un de ses compatriotes il se rendit à Londres en 1786 pour y continuer l'étude de la peinture. Après quelques années, néanmoins, il se convainquit que la mécanique était véritablement la carrière à laquelle il était destiné et il se mit à étudier avec ardeur cette science qui offre de si grandes jouissances à ceux qui la cultivent.

Etant allé en France en 1796, il fit plusieurs travaux importants, et trouva encore le temps, au milieu de ses occupations, de faire une étude assez approfondie du français, de l'allemand, de l'italien et de la chimie. C'est là qu'il réussit, en 1803, à faire marcher son premier bateau à vapeur sur la Loire. Cependant, l'utilité de son invention, comme cela arrive presque toujours, malheureusement, fut méconnue par la France comme par l'Angleterre. Napoléon 1er lui-même, ce génie qui voyait pourtant de si haut et si loin, ne se rendit pas compte de l'importance de cette découverte et repoussa l'inventeur. Il est vrai que l'Europe avait alors bien d'autres sujets de préoccupation. En Angleterre, on offrit à Fulton vingt mille louis sterling pour la vente de son secret, à condition qu'il ne le communiquât à personne autre ; mais il refusa fièrement : " Je ne consentirai jamais, dit-il, à cacher mes inventions lorsque l'Amérique en aura besoin."

Ne comptant plus réussir en Europe, il revint à New-York en 1806 et expose son système aux autorités ; ici encore, il est méconnu, et le gouvernement lui refuse les fonds nécessaires pour faire ses expériences. Un de ses protecteurs, cependant, M. Livingston, lui fait des avances, et avec cet argent, Fulton construit le *Clermont*, bateau de cent cinquante pieds de longueur, mu par des roues à aubes. Le 1er août 1807, le *Clermont* part d'Albany et fait le trajet de cette ville à New-York en trente heures. Fulton est reçu avec enthousiasme et le gouvernement lui ouvre alors des crédits pour lui permettre de poursuivre ses travaux. Dans ce voyage, Fulton n'avait qu'un seul passager dont il reçut, avec des larmes dans les yeux, la somme de trois dollars ; c'était le premier argent qu'il touchait en récompense de tant de travaux et de si pénibles sacrifices.

Le *Clermont* ne ressemblait pas, sans doute, aux palais flottants que l'on voit de nos jours, mais il avait ce mérite de résoudre le problème; il formait un véritable point de départ. On verra, plus tard, le bateau de Fulton se perfectionner et se transformer. Non content de naviguer sur les fleuves, Erickson, après avoir armé de l'hélice un navire appelé le *Stockton*, lui fera heureusement traverser l'Atlantique en 1839. C'est, on le croit du moins, le premier navire à vapeur qui ait fait la traversée de l'océan, bien qu'on ait peut-être raison de revendiquer cet honneur pour le *Royal William*, dont les débris ont été retrouvés, il y a quelques années, dans le port de Québec.

De nos jours on a encore perfectionné la machine à vapeur. Grâce à la construction particulière des fourneaux et au système amélioré de condensation, on est parvenu à faire naviguer à peu de frais, comparative-ment, et à grande vitesse, d'immenses navires qui portent un fret énorme et toute une population de passagers. Le voyage de Liverpool à Québec se fait en neuf jours; dans vingt ans, on le fera en six jours, peut-être en moins de temps encore.

On a été même plus loin, on s'est servi de la vapeur pour surmonter les obstacles qu'offre notre climat rigoureux à la navigation du Saint-Laurent. Je me rappelle, il y a environ vingt-cinq ans, lorsqu'il a été question d'établir un service de bateaux à vapeur pendant l'hiver, entre Québec et Lévis, que bien des personnes se sont opposées à ce projet. On allait jusqu'à dire que c'était tenter la Providence; et beaucoup de gens sont encore sous l'impression que le premier bateau à vapeur construit pour ce service, l'*Ardie*, a été incendié sur la grève de Lévis, non pas par le fait du hasard, mais par des personnes qui croyaient faire une bonne œuvre en empêchant leurs semblables de courir au devant d'une mort certaine.

Aujourd'hui, cependant, le passage se fait presque aussi régulièrement qu'en été, et deux steamers circulent chaque jour à travers les champs de glace avec cette superbe insouciance que donnent la conscience de sa propre force et l'habitude de remporter une victoire facile.

Quelle différence, entre notre manière de naviguer et celle d'il y a quarante ans à peine. Un grand nombre de personnes se rappellent encore les anciens *Horse-boats* qui servaient de bacs-passeurs et faisaient même le service entre Québec et les paroisses voisines. Avec ces lourds et incommodes bateaux, on savait bien quand on partait, mais on n'était jamais certain de l'époque de l'arrivée. Pour peu que le vent et la marée fussent contraires, un voyage de dix lieues prenait les proportions d'un voyage au long cours. Montréal était alors aussi loin de nous que l'est au-

jourd'hui Liverpool; et un ancien me disait, 'il n'y a pas deux ans encore, que, dans sa jeunesse, il avait mis sept semaines à se rendre à Montréal par la voie du fleuve. Il ne serait pas juste, cependant, de mettre ce retard sur le compte des *Horse-boats*, puisque dans cette circonstance remarquable, la *voiture d'eau* n'était qu'une simple goëlette.

Après le steamer, est venue cette autre belle application de la vapeur, les locomotives et les chemins de fer. Cette grande invention est due à un ingénieur anglais, George Stephenson, né en 1781 et mort en 1848. Je ne vous raconterai pas la vie de cet homme distingué, dont le nom est acquis à la postérité. Cela nous entraînerait trop loin. Son histoire, du reste, et celle de son invention, ressemblent beaucoup à celle de Fulton dont je viens de donner les principaux traits. Avant lui, on avait déjà eu l'idée de faire rouler sur des lisses en bois les wagonnets qui transportent la houille dans les mines; en 1804, on avait même conçu le plan d'une locomotive; mais ces essais avaient été infructueux. A son tour, Stephenson se mit à travailler cette idée et, au bout de dix mois, il avait construit sa locomotive. Se débarrassant du système d'engrenage qui avait fait échouer les autres, il se fit à l'adhérence des roues et remplaça les lisses en bois par des rails en fer. Sa locomotive était lourde et défectueuse, cependant elle traînait huit wagons du poids de 30 tonnes avec une vitesse de quatre milles à l'heure. Le chemin de fer était inventé.

Stephenson voulut alors construire une voie ferrée pour relier Liverpool et Manchester, mais les propriétaires de canaux, qui voyaient là la ruine de leur industrie, et les fermiers et paysans, imbus de sots préjugés, maltraitèrent tellement les ingénieurs que ces derniers durent abandonner les travaux d'exploration. Du reste, on ne vit pas de suite ce qu'il y avait, dans cette grande découverte, et, pendant dix ans, on n'en tira à peu près aucun parti. En 1823, cependant, les esprits semblèrent se réveiller. On entreprit, sous la direction de Stephenson, la construction d'un chemin de fer entre Darlington et Stockton. Ce chemin de fer, le premier qui ait été exploité, fut inauguré le 27 septembre 1825. Voici comment le *Times* du 2 octobre de la même année rend compte de ce fait important:

“ Les habitants du comté de Durham ont joui, le 27 Septembre, d'un spectacle extrêmement curieux: la voie ferrée entre Darlington et Stockton a été ouverte en grande pompe. Trois machines à vapeur de la force de cinquante chevaux chacune, ont servi à remorquer treize wagons chargés de marchandises et de produits divers sur la hauteur du plan incliné qui ferme la voie. Là, on a attelé à une machine mobile

appelée *l'Expérience*, ces wagons et un certain nombre d'autres contenant les autorités, les invités, les actionnaires, etc ; il y avait en tout trente-quatre voitures, dont une remplie de musiciens qui exécutaient de joyeuses fanfares ; une autre était décorée d'une bannière où on lisait :

Periculum privatum, utilitas publica.

"Sur un signal donné, le convoi se mit en marche et la foule poussa des hurra d'allégresse. Des hommes à cheval essayèrent de suivre les wagons, mais ils furent bientôt distancés. Là où la pente était la plus forte, la vitesse du convoi atteignit jusqu'à vingt-six milles à l'heure."

Aujourd'hui, tous les pays civilisés sont couverts par des réseaux de voies ferrées, le sifflet de la locomotive se fait entendre dans les solitudes des grandes prairies et mêle son cri strident aux rugissements des fauves de la forêt. On s'endort le soir dans le lit moelleux d'un char-palais pour s'éveiller, le matin suivant, à cinq et six cents milles plus loin. Les aîles de la vapeur nous transportent aussi rapidement que celles des grands oiseaux de passage ; on atteint des vitesses qui s'élèvent jusqu'à 70 milles par heure ; c'est-à-dire 1½ mille à la minute, ou 102 pieds à la seconde : c'est environ un dixième de la vitesse du son. Et cependant on semble oublier que tous ces résultats étonnants sont dus au modeste et savant ingénieur qui, le premier, osa tenter la réalisation de ce que l'on considérait alors comme un rêve insensé. En présence de la grandeur de l'œuvre, on ne pense plus à celui qui l'a produite. Pour nous, ne soyons pas aussi oublieux et gardons dans notre souvenir, à côté des noms des grands bienfaiteurs de l'humanité, les noms de Robert Fulton et de George Stephenson.

Pour en terminer avec l'emploi de la vapeur, je pourrais vous parler de ces milliers de machines qui, dans les fabriques, sont utilisées de toutes manières, travaillent à tous les métiers, écrasent d'énormes masses de fer, forgent les plus lourdes pièces et font, d'un autre côté, les ouvrages les plus délicats. Mais cette description serait trop longue. Je ne me m'arrêterai donc qu'à une découverte récente qui, dans le chauffage des machines à vapeur devait supprimer presque entièrement le combustible encombant. Ici, je parle d'un fait dont j'ai été moi-même le témoin et dont plusieurs de mes lecteurs ont probablement eu connaissance. J'ai vu produire, avec un verre de pétrole — une roquille environ — un jet ou lame de flamme de trois pieds de longueur sur trois ou quatre pouces de largeur et d'une intensité telle qu'une feuille de zinc présentée à son extrémité se fondait et disparaissait à l'instant. Cet ingénieux appareil consistait en un

petit bouilleur contenant environ une chopine d'eau et chauffé par une lampe à alcool à un seul bec. Quand la vapeur était formée dans le bouilleur, elle s'échappait par un petit tube un verre placé horizontalement ; à son extrémité, ce tube rencontrait à angle droit un second tube également en verre, à orifice capillaire, et dont l'extrémité inférieure plongeait dans l'huile de pétrole. Le jet de vapeur en passant sur le second tube entraînait l'huile de pétrole vaporisée, et c'est ce composé qui, enflammé au moyen d'une allumette ordinaire, comme cela a lieu pour le gaz d'éclairage, produisait le jet de feu que je viens de décrire et qui durait de vingt à vingt-cinq minutes. Bien plus, quand le jet était produit, on en faisait passer, au moyen d'un tube recourbé, une légère fraction sous le bouilleur, on supprimait la lampe, et l'appareil continuait à marcher avec la flamme même qu'il produisait. Il y avait, dans l'huile de pétrole un ingrédient chimique dont, malheureusement pour la science, le secret est resté ignoré, car la mort est venue empêcher l'inventeur de poursuivre sa belle découverte, et la tombe ne rend plus ce qu'une fois elle a pris. Plusieurs de mes lecteurs ont déjà sur les lèvres, j'en suis certain, le nom de ce modeste travailleur, et savent que, si la Providence lui eût encore accordé quelques mois, peut-être quelques semaines de vie, nous pourrions aujourd'hui mettre fièrement sur la page qui contient les illustrations de notre pays, le nom d'un de nos concitoyens les plus estimés et les plus justement regrettés, le nom de M. James Prendergast.

Cette grande découverte était destinée à produire toute une révolution dans le système de chauffage des machines à vapeur. Aussi, un grand nombre de chimistes, aux Etats-Unis surtout, travaillent-ils actuellement à résoudre le problème que notre compatriote avait déjà résolu. Dans quelques années, probablement, les savants parviendront au résultat désiré et le monde scientifique applaudira l'heureux chercheur qui aura retrouvé ce grand secret. Pour nous, qui sommes en possession des faits, nous saurons sur quel front aurait dû se poser la couronne, et, puisque celui qui l'a méritée n'est plus là pour la recevoir, nous réclamerons au moins pour sa mémoire un honneur qui lui était si légitimement acquis. Quant à moi, j'aurai cette satisfaction d'avoir signalé à mon pays un de ses enfants les plus distingués dont il ignorait peut-être le nom et d'avoir eu même temps rendu mon tribut d'hommage à une vieille amitié dont je me suis toujours honoré et que la mort même a été impuissante à altérer.

J'en viens maintenant à quelques autres inventions qui sont beaucoup plus connues, mais que l'on aimera

peut-être à voir repasser sous ses yeux.

Il n'est pas besoin d'aller bien loin. Entrez dans la première maison qui se trouve sur votre passage, vous êtes certain d'y entendre le bruit de cette merveilleuse machine qui fait à elle-seule, dans un temps donné et sans se lasser, plus d'ouvrage que vingt des couturières les plus habiles ; de ce mécanisme ingénieux que nous devons à l'esprit inventif de Elias Howe.

Elias Howe, né à Spencer, Mass., en 1819, est encore un de ces modestes artisans auxquels nous sommes redevables de la plupart des grandes inventions.

Et il serait peut-être à propos de remarquer ici que presque tout ce qui s'est produit de grand et d'utile dans le monde a été l'œuvre de personnes placées dans les circonstances les plus difficiles d'existence. La gêne a ceci de bon que, si elle n'enfante pas le génie, du moins, on dirait qu'elle lui offre tout ce dont il a besoin pour se produire et se développer. Ce n'est peut-être pas une raison pour faire mépriser les richesses, qui ont bien leur bon côté ; mais c'en est une à coup sûr pour nous engager à envisager la pauvreté avec moins d'amertume et de mépris.

Howe n'était encore que simple ouvrier dans une fabrique de Boston, en 1839, lorsqu'il conçut l'idée de sa machine à coudre, ou plutôt de son aiguille percée par le bout inférieur ; car c'est dans cette aiguille que réside tout le secret et le mérite de l'invention. Cependant, il n'avait pas d'argent pour mettre son idée à exécution, et ce ne fut qu'en 1844, qu'il réussit à obtenir les fonds nécessaires pour faire ses expériences. Le premier essai eut lieu à Boston, en 1845, et l'inventeur obtint du coup un succès éclatant. Après avoir pris son brevet, Elias Howe passa en Angleterre où il resta deux ans. A son retour aux Etats-Unis, il s'aperçut qu'on avait fait et répandu dans le public un grand nombre de contrefaçons de sa machine. De là surgirent une foule de procès qui lui donnèrent un mal extraordinaire ; les avocats étaient entrés dans ce délicat mécanisme et il n'y avait plus moyen de les en faire sortir. Ils allaient peut-être même l'embrouiller à jamais, lorsque, en 1854, le plus haut tribunal des Etats-Unis rendit un jugement qui condamnait les contrefacteurs et confirmait l'inventeur dans tous ses droits. De ce moment, les honneurs et les richesses lui arrivèrent en abondance, et, jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1867, il put jouir en paix des fruits et du succès de sa belle invention.

Depuis ce temps, on a fait des machines à coudre de toutes espèces et de toutes formes ; mais les modifications que l'on a apportées au modèle ne sont que des détails peu importants. Au fond, c'est toujours l'œuvre admirable de Howe qui subsiste, et, dans

tout l'univers civilisé, il n'est pas une mère de famille qui ne garde, j'en suis sûr, dans un coin de son cœur, un souvenir de reconnaissance pour l'habile mécanicien qui lui a épargné tant de veilles pénibles et lui a permis de consacrer au repos bien des heures données autrefois à un rude labeur.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(A continuer)

## HEURES DE LOISIR A LA FENÊTRE

(Adapté de l'allemand de Hauff pour la Revue)

Loetus sorte tua vives sapienter.  
HORACE.

Mon oncle venait de mourir ; il laissait un joli héritage qui eût fort bien pu calmer mon chagrin ; mais il l'avait légué à une veuve qui lui avait tenu compagnie sur ses vieux jours. Je déclarai solennellement que la volonté du défunt était chose trop sacrée pour que je songeasse à faire annuler le testament, ce qui signifie que les avocats m'avaient prévenu que je perdrais mon procès à tous les degrés de juridiction ; mais toute la ville loua ma générosité. Elle l'avait belle à louer, toute la ville ; louer ne coûte rien, mais être déçu dans mes meilleures espérances, me trouver tout à coup plus pauvre de tout le bien de mon oncle, c'était un coup dur. J'avais souvent, dans mon jeune âge, lu dans "L'ami des enfants," une histoire intitulée : "Pauvreté et générosité", qui m'arrachait des larmes. Était-ce un pressentiment que je jouerais moi-même dans la vie un rôle semblable ? Moins de quatre semaines après ce triste événement, mon unique consolation, mon dernier espoir, ma tante de Leipzig, mourut à son tour d'un coup d'apoplexie. A cette nouvelle, comme j'étais son plus proche héritier, je fis des achats considérables de drap noir, me transformai des pieds à la tête en un nouveau personnage, à tel point que mes connaissances ne savaient comment s'expliquer ce change-

ment de costume. La tante avait légué ses *thaler* à un étranger. Je crus d'abord qu'elle m'avait pris en grippe, parce que j'avais déclaré que "La gazette des gens nobles et instruits" était un recueil de fadaïses, tandis que la tante en trouvait tous les articles excellents et ingénieux ; mais non, ce n'était pas cela. La tante, ainsi que je l'appris quelques jours après, feu ma tante s'était faite auteur. Sous le pseudonyme "Idonia Strahlen," elle avait publié dans "La gazette des gens nobles... etc.", des récits, des aphorismes et des romances, Bien plus, elle avait écrit des romans pour les cabinets de lecture ; qui ne connaissent deux in-douze intitulés : "Le dernier soupir de Lisbeth," "La bataille des Maures ou le cœur cruel, une histoire espagnole ;" quel est le mortel qui n'a pas lu "Mon premier amour ou le sabre sanglant ?" Je les avais souvent jetés de côté, lorsqu'ils me tombaient entre les mains, mêlés à des élucubrations du même genre, pouvais-je deviner qu'ils me coûteraient un jour mon héritage ? Idonia lisait tous ses produits à un magister qui les corrigeait, les copiait proprement, les envoyait à un éditeur ou à "La gazette des gens... etc.", et, lorsqu'ils avaient paru, en faisait une critique favorable dans six ou huit journaux. Le résultat ne pouvait manquer—ma défunte tante lui laissa tout son magot.

L'habit neuf était acheté et je ne pouvais point faire qu'il ne le fût pas ; pour être à même de le payer, je vendis mon piano. Il se trouva fort heureux pour moi que je n'eusse pas d'autre déboursé à faire. Après avoir appris la nouvelle de la mort de la tante Idonia, je décidai, après m'être admiré dans un miroir, revêtu de mon habit neuf, que je faisais fort bonne figure pour un futur mari. Si je ne me trompais, Trinette, la fille du surintendant, devait être du même avis. J'avais l'espérance de pouvoir vivre maritalement avec elle, car je lisais dans ses beaux yeux bruns une affection sincère pour moi ; je comptais précisément faire une démarche décisive, lorsqu'arriva la poste de Leipzig, le magister avait l'héritage, et moi—je restais gros Jean comme devant. Maintenant seulement je me sentais pauvre, car je n'avais plus d'espérance. Je pensai sérieusement à ma situation dans le monde et conclus qu'un pauvre diable joue un rôle d'autant plus triste qu'il se tient plus haut dans la société. La fameuse retraite de Moreau est considérée comme le plus brillant fait d'armes accompli par ce grand général. Il me restait à faire une opération semblable ; j'avais à me retirer sans honte des salons que je fréquentais et si je voulais m'épargner des humiliations, ma retraite devait ressembler à une victoire. On se doute bien que je me résignai

difficilement à quitter l'excellente position que j'avais prise contre le bastion "Trinette." Mes avant-postes étaient déjà poussés si loin qu'ils tiraillaient tous les jours avec l'ennemi ; j'étais sur le point d'ouvrir les tranchées et j'étais mathématiquement sur de triompher ; qui n'a levé un siège, dans des conditions pareilles, avec une larme à l'œil ?

Ce fut une maîtresse retraite que la mienne ; je trouvai une occasion de faire le jaloux à l'égard de Trinette. Plusieurs jours de suite je parus sombre et renfermé en moi-même, au milieu des soupers les plus folâtres et des bals les plus brillants ; on le remarqua et maintenant ma stratégie triomphait. "Il est mélancolique" dit toute la ville ; je pouvais l'être, car je n'avais plus rien pour m'acheter la gaieté, mais on peut s'offrir la mélancolie gratis. Je quittai mes quatre chambres de la grand'rue et louai une chambrette dans une partie éloignée de la ville.

Dieu ! qu'il est mélancolique ! dirent les gens du monde. Moi qui mangeais auparavant dans le premier hôtel de la localité, me faisais maintenant apporter ma nourriture d'une gargote. On jugea que je devenais fou, et tous ceux qui me rencontraient me demandaient d'un air de compassion comment je me portais. L'honneur était sauf ; je préférais passer pour un fou, pour un hypocondriaque que pour un pauvre diable.

Je me trouvais d'ailleurs tout à fait bien dans ma petite chambre. Les seuls meubles qui m'appartenaient en propre étaient un grand fauteuil que je n'avais pu me décider à vendre, car ma bonne mère y avait rendu le dernier soupir, et un bureau qui avait servi à mon père et qui occupait un tiers de mon réduit. Au commencement je regrettais fort mon piano qui m'avait si souvent accourci les longues heures du jour. Mais je ne tardai pas à découvrir qu'une partie de ma chambrette remplacerait très avantageusement l'instrument sonore ; c'était ma fenêtre. Je me trouvais au second étage et je pouvais avec ma lorgnette examiner à loisir ce qui se passait dans les logements des voisins d'en face ; j'appris à observer et je restais assis des heures entières à ma fenêtre. Je me comparais au chevalier de Toggenburg.\* Il est vrai que

\* Légende admirablement rendue par Schiller dans une poésie célèbre. Le chevalier de Toggenburg, épris d'amour pour une jeune fille qui n'éprouve pour lui que l'affection d'une sœur, part pour la terre-Sainte où il se distingue par ses exploits. A son retour, il apprend que celle qu'il aime vient de prendre le voile. Aussitôt il quitte le monde, revêt le cilice, se fait hermite et se construit une hutte en face du couvent de sa bien-aimée. Et là, jusqu'à son dernier soupir il passe sa vie dans la contemplation, attendant que s'ouvre la fenêtre par laquelle tous les jours la moine regarde dans la vallée.

je n'avais pas en face de moi un couvent, oh non ; mais je contemplais avec la même attention la maison à deux étages et attendais patiemment jusqu'à ce qu'une fenêtre s'ouvrît et que des paroles parvinssent à mes oreilles. Et puis comme le chevalier de mélancolique mémoire, je restais célibataire, mais que Dieu me préserve d'en perdre le peu d'esprit que je possède ; il serait très fâcheux qu'on pût bientôt dire de moi :

"Et un matin on trouva là son cadavre assis dans la même attitude, sa pâle et calme figure tournée vers les fenêtres de la bien-aimée."

## II

"Christel," dis-je à la vieille femme de ménage qui m'apportait le café le lendemain du jour où je m'étais installé, "Christel, qui demeure dans la grande maison vis-à-vis ?"

"Au rez-de-chaussée le cordonnier Rupfer, au premier la gracieuse dame, en haut le docteur et le lieutenant."

"Doucement, Christel, doucement, me voici aussi avancé que tout-à-l'heure ; à qui appartient la maison ?"

"Au cordonnier, que Dieu me pardonne !" répondit-elle "N'est-ce pas un péché qu'un cordonnier possède un palais comme celui-là ? Ce sont les Russes qui en sont la cause. Lorsqu'ils étaient ici, son cousin, le chancelier du ministre de la guerre lui a fait avoir une fourniture de souliers à leur usage, et comme ils ont de grands pieds..."

"Les déchets aussi ont été grands, naturellement ; mais comment sont ces gens là ? Le patron semble se lever de bonne heure ; Je l'ai vu à cinq heures du matin et j'ai cru aussi remarquer quelques jeunes filles."

"Le vieux levé à cinq heures ?" s'exclama Christel avec une mine dédaigneuse. "Oui, allez-y voir ; de puis le temps des Russes, ce gaillard-là vit comme un grand seigneur et ne se lève pas avant huit heures du matin. Vous vous en apercevrez de reste, quand il se lèvera. Lorsqu'un grand vacarme remplira la boutique, lorsque vous entendez un homme dire des injures et les filles hurler, alors le vieux sera debout ; tous les jours que Dieu fait, c'est sa chanson du matin."

"Qui travaille donc de si bonne heure dans la boutique ? Les filles sont-elles si laborieuses ?"

"C'est selon," répliqua-t-elle, "à vrai dire, c'est le Parisien, l'ouvrier du patron et Brenners Carlchen, l'apprenti ; ils commencent l'ouvrage de très bonne heure : mais mamselle Caroline, la plus grande avec les yeux noirs, est aussi debout avec la première cloche. Auparavant on n'aurait pu la tirer du lit à quatre ; mais depuis que le Parisien est dans la maison,

elle se lève tous les matins à cinq heures ; ce qui signifie qu'elle entretient avec lui des relations par trop..... \*"

"Et au premier étage demeure la gracieuse dame ? Comment se nomme-t-elle ? A-t-elle de la famille ?" "C'est madame de Trichter, la Conservatrice des forêts. Le mari est mort, elle a deux demoiselles et un fils libertin. Elles prennent aussi de trop grands airs ; elles ont, à ce qu'on dit, des embarras d'argent, mais on ne peut changer de titre ni perdre des connaissances distinguées."

Dans les cercles que j'avais fréquentés, j'avais entendu parler de cette Madame de Trichter ; mais je ne me rappelais que d'une manière vague ce qu'on disait d'elle. "Et en haut" continuai-je en montrant les fenêtres du second qui faisaient face aux miennes ; "en haut ?"

"Eh bien, là demeurent le docteur et le petit lieutenant."

"Quel docteur est-ce ? Un médecin ?"

"Non, ce n'est pas un docteur d'hommes ; tout ce que je sais du docteur Salbe, c'est que ce doit être un savant et qu'il écrit des livres. Autrefois je lui faisais son café, mais il le fait maintenant lui-même, le vieux ladre, dans une machine avec de l'esprit de vin. Si seulement il se brulait les doigts comme il faut ! Qu'a-t-il besoin de faire son café dans une machine ? Les machines et la vapeur ruinent tout. Une pauvre femme comme moi a bien de la peine à gagner un misérable "groschen."

"Et le lieutenant," dis-je, en interrompant sa philippique contre la machine à café du docteur, "comment dis-tu qu'il s'appelle ?"

"Dans tout le voisinage on ne l'appelle que le petit lieutenant. Il est très aimable, mais riche il ne doit pas l'être, car il se promène à cheval pour six groschen et a de grands éperons, mais pas de cheval."

Tout en me donnant ces éclaircissements, Christel avait arrangé ma chambre et finit par s'en aller.

La lampe du cordonnier venait de s'éteindre, une belle fille sortit de la maison et se mit à enlever les barres de fer qui fermaient les volets de la boutique ; les volets s'ouvrirent de l'intérieur et un jeune et joli garçon se mit à regarder dehors pour rentrer les barres ; la jeune fille les lui tendit, puis les tira en arrière lorsqu'il voulut les prendre, en lui faisant signe de ne pas être plus rapide qu'elle. Ce doit être le Parisien,

\* Inutile de dire que cette supposition peu charitable est de l'invention de Christel, type de mauvaise langue. Les deux jeunes gens s'aiment et songent à se marier, dès que les circonstances le leur permettront.

pensai-je, et la fillette aux brillants yeux noirs et aux joues rouges ne peut-être que manselle Caroline, la fille du patron. Ces deux figures rayonnantes m'attiraient. Ils semblaient être convenus d'une trêve, car le jeune homme prit enfin la barre et tous deux allèrent au deuxième volet. Ici même manège ; le Parisien mit son doigt sur sa bouche puis le dirigea vers elle ; il la menaçait d'un baiser, cela sautait aux yeux, et elle—ria et ne donnait pas la barre. Quelles relations criminelles ! Enfin ce fut le tour de la troisième fenêtre ; le volet s'ouvrit et le Parisien parut armé d'une barre de fer avec laquelle il simulait des attaques contre sa belle ; mais celle-ci para si malheureusement que la barre glissa des mains de l'ouvrier et brisa avec fracas un des carreaux de la vitre. Les deux parties belligérantes mirent bas les armes et se rejoignirent pour voir de près la catastrophe ; derrière le Parisien on voyait sur le banc un petit corps qui ne pouvait être que celui de l'apprenti Brenners Carlchen, en train de frapper ses mains l'une contre l'autre en les élevant au-dessus de sa tête d'un air désespéré ; je me remémorai soudain le méchant patron qui, depuis le passage des Moscovites, ne se levait plus qu'à huit heures du matin et dont le bonjour consistait en injures—bien sûr, ils le redoutaient et tremblaient devant lui. Le Parisien tira de sa poche une pièce de monnaie, la tourna et la retourna, elle était fort petite,—il remit la main au gousset, mais n'y trouva plus rien ; qui pourrait lui en vouloir ? C'était hier dimanche, et je parierais qu'il a mené Carolinette à la salle de danse et l'a traitée avec magnificence. Il contempla eu rougissant sa petite pièce de monnaie, mais la belle enfant repoussa d'un placement la main qui tenait l'argent, tira de son gousset une petite bourse et se mit à compter ce qu'il fallait pour remplacer la vitre cassée ; le Parisien sembla d'abord s'y opposer, mais dut céder à la douce puissance des regards de son amie qui donna les espèces au plaintif apprenti. Je ne tardai pas à voir celui-ci sortir de la maison avec la vitre endommagée et tourner en courant le premier coin. Puissent les dieux guider ses pas et l'empêcher de tomber et de casser les deux autres carreaux ! mais cet accident avait éteint la joie des deux amoureux ; l'ouvrier se mit à l'ouvrage et Caroline rentra dans la maison d'où elle regardait sans cesse d'un air anxieux par la croisée comme pour hâter le retour de l'apprenti ; si le père venait avant lui, s'il remarquait le dommage qu'ils avaient causé tous deux—il me semblait lire cette crainte sur leurs physionomies. Et pourtant j'étais convaincu qu'elle prendrait toute la faute sur elle-même ; car, que penserait le père s'il apprenait le duel avec les barres de fer ? Huit heures sonnèrent et l'inquiétude me prit moi-même ; il me

semblait voir en personne le fournisseur des Russes et l'entendre se traîner bruyamment dans de grands pantoufles ; comme il va tempêter, comme il va jurer quand il—

Mais voilà Brenners Carlchen qui tourne le coin en courant ; il porte la fenêtre sous le bras ; toute trace d'anxiété disparaît de la physionomie de Caroline ; elle prend la fenêtre des mains du garçon dans la rue même et la remet à sa place ; elle regarde d'un air triomphant à travers le carreau ; le Parisien saisit sa main et l'attire vers lui. Aura-t-il trouvé le temps de réaliser sa terrible menace et d'infliger à ses lèvres le châtement qu'elle mérite pour ses taquineries.

### III

Les jalousies du deuxième étage s'ouvrirent tout-à-coup et à ma grande terreur une paire de moustaches démesurées parut à la fenêtre. " Bien sûr c'est le petit lieutenant," me dis-je, " ce doit être un terrible guerrier ! J'osai de nouveau lever les yeux et loucher de son côté ; à quoi pensais-je donc de m'effrayer si fort à son aspect ? Certes les moustaches étaient remarquables et rentraient dans la catégorie des barbes féroces, mais derrière ce rempart velu se trouvaient une petite figure bienveillante, un petit nez mutin qui semblait regarder curieusement entre les poils et une paire de braves petits yeux qui n'étaient pas faits le moins du monde pour semer la terreur. La poitrine de l'homme de guerre ne s'était guère élevée haut au-dessus du chambranle de la fenêtre, lorsqu'il avait ouvert les jalousies ; il venait d'approcher une chaise, car tout-à-coup il parut beaucoup plus grand et la moitié de son corps était penchée sur la rue ; mais à en juger par les proportions de ses bras et de sa tête, ce devait être un petit homme trapu. Il n'en exhiba pas moins une pipe immense qui descendait jusqu'au premier étage. Elle devait avoir un poids respectable, car le petit lieutenant la tenait des deux mains pour ne pas perdre l'équilibre.

Après avoir fait à loisir ses observations matinales, l'officier se mit à frapper de sa longue pipe les jalousies qui se trouvaient sur sa gauche. Elles s'ouvrirent et j'aperçus une figure pâle et maigre, un long corps grêle, enveloppé dans une robe de chambre à ramages ; c'était le docteur Salbe.

La rue dans laquelle je demeurais est assez étroite ; je pouvais en ouvrant la fenêtre, entendre la conversation de mes voisins ; je l'ouvris donc, laissai tomber les rideaux pour ne pas être remarqué, et j'écoutai.

" Où avez-vous passé la soirée d'hier, docteur ? " dit le lieutenant avec des regards espiègles, tandis que ses moustaches, par suite d'un rire agréable s'étendaient

jusqu'aux oreilles. Pourquoi n'êtes-vous pas venu au coq d'or? Je parierais que vous étiez à un thé chantant."

Le docteur fit signe que oui et alluma en souriant son cigare à la pipe du soldat. "J'étais à un thé chantant" répondit-il d'une voix creuse; "licutenant! là c'était superbe! le dimanche je n'aime guère à me rendre au coq d'or. Vos camarades fument de si mauvais tabac, et puis les cris et les conversations de batailles me portent sur les nerfs. Mais chez le professeur Ranze hier la soirée était divine!"

"L'étrangère y était-elle aussi" demanda le petit lieutenant en montrant le premier étage de la maison. "Et les deux demoiselles?"

"La mère, les filles et l'étrangère; et savez-vous bien qui elle est? On la traite de cousine et la Conservatrice des forêts lui témoigne beaucoup d'amitié. Et pensez un peu, on me présenta à elle en qualité de voisin de l'étage supérieur; elle se montra des plus gracieuses et me dit qu'elle avait lu ma tragédie et mes récits dans "La gazette des gens nobles,"

Encore un compagnon de ma défunte tante. Adonia pensai-je, et de derrière mon rideau je lui montrai le poing, car il me semblait s'être ligué contre moi avec le magister de Leipzig. Tout à coup éclata dans la boutique du cordonnier un bruit vraiment infernal. Une voix de basse profonde jurait et tempêtait avec des sons rudes comme ceux du violoncelle; à ces sons orageux Caroline et sa sœur mêlaient leurs voix hautes et perçantes comme la clarinette et le haut bois, et sur le tout se détachait le fausset de Brenners Carichen qui était en train de recevoir une volée de coups. Plus de doute! le cordonnier des Russes était éveillé et célébrait son entrée dans son empire.

"Entendez-vous comme le vieux fait tapage," dit le docteur Salbe; "Je plains les fillettes, il est sûrement en train d'essayer sur Caroline une paire de tire-pieds neufs. A propos, lieutenant, où en êtes-vous avec elle?"

"Ne m'en parlez pas," répondit-il d'un air bourru en soufflant de grandes bouffées de tabac devant lui; l'orgueilleuse, l'impertinente personne! je ne sais ce qu'elle a maintenant en tête, c'est à peine si elle répond quand je la salue. D'ailleurs cela m'est fort indifférent," continua-t-il aigrement, "mes pensées se sont portées sur l'étrangère, la cousine; c'est à celle-là que je veux faire la cour, de par l'enfer, docteur! vous allez voir,"

"Hôho!" interrompit le voisin avec un rire creux.

"Si vous saviez ce que je sais, mon très cher!" "Tonnerre! a-t-elle parlé de moi? Salbe! vous me mettez à la torture; a-t-elle parlé de moi?"

"Non! mais elle m'a dit beaucoup de bien sur mon jeu de flûte qui aurait bercé son sommeil avant-hier soir."

"A ces mots, je crus que le lieutenant allait se précipiter par la fenêtre; il sautait de-ci de-là sur sa chaise, et sortait la poitrine davantage pour se rapprocher du docteur. "J'espère que vous avez dit à la chère enfant que c'était moi qui jouais."

"Sans doute;" Je lui ai dit que je ne savais que pincer de la guitare et chanter quelque peu, mais que le flûtiste était mon voisin le lieutenant Munsterturm. \* Je ne prétends nullement me mettre en travers de votre chemin; j'ai tellement à travailler pendant une quinzaine à mon roman grec moderne que d'ici là je ne puis songer à aucune amourette; mais vous devriez vous déshabituer du coq d'or et vous faire présenter dans la bonne société, c'est là que vous rencontrerez la cousine."

"Que Dieu me punisse si vous n'avez pas raison," répliqua le soldat amoureux. "Elle ne viendra certainement pas au coq d'or, il faut donc que je la cherche ailleurs. Mais vous connaissez mon extrême aversion pour le thé, je risque de tomber malade sur le champ, si j'avale cette eau tiède. Que dites-vous de mon idée, docteur; si je prenais sur moi un petit flacon d'essence de punch et si j'en versais quelques gouttes dans mon thé, tandis que suivant l'usage insensé je me promènerai de long en large avec ma tasse? Dans ce cas aucune conséquence dangereuse n'en résulterait pour moi."

"Certainement, c'est très faisable; achetez de l'essence et je vous introduirai au divin thé chantant de Ranze."

"Jeudi prochain j'aurai mon uniforme neuf," répondit le lieutenant ravi, "et nous irons ensemble au thé chantant."

\* Nom qui contraste comiquement avec la petite taille du lieutenant, Munsterturm signifiant clocher de cathédrale.

## LE THÉÂTRE A QUÉBEC

### Une partie de campagne

Un chapitre très curieux à écrire serait celui qui traiterait de l'organisation des théâtres de société.

La première question qui se pose,—et ce n'est pas la moins grosse,—c'est, même quand le personnel se cherche encore, celle du choix de la pièce à représenter. Le directeur l'impose toujours : à la lecture, c'est superbe ; il croit que ça conviendra ; il ne redoute pas du tout l'épreuve de la rampe : mais... il y a trois rôles de femmes ! Gros obstacle ! En effet, on n'a pas toujours sous la main trois garçons, jeunes et jolis,—quand la pièce n'a pas de duègnes,—aux joues duvetées, des Roméo à transformer en Juliette. Puis il y a des trucs, des décors qu'on ne trouverait qu'à Paris, des costumes luxueux. On réussit quelquefois à modifier la pièce, on lui fait subir quelques mutilations ; quand elle est en vers, comme la tragédie de M. Gérin-Lajoie, on la convertit en prose,—ce qui ne la gêne pas ;—ou bien on se remet à chercher. Enfin on a trouvé son affaire, un gros drame ! Le drame, pour les amateurs, c'est la barque de Robinson : cela se construit tant bien que mal, mais cela ne se lance pas toujours bien.

Donc la pièce est trouvée. Mais, autres difficultés, il s'agit maintenant de distribuer les rôles. Chacun veut en avoir un beau. Pourquoi pas ? On a fait le sacrifice de ses soirées et de sa moustache au besoin, pour venir jouer un rôle hideux de traître, un Iago quelconque ! Toutes les antipathies des spectateurs se concentreront sur lui. Que diront les grands parents ? Une représentation d'amateurs, c'est comme un examen de collège ; il y faut des couronnes et des applaudissements. C'est mal récompenser un amateur si plein de zèle dramatique, que de le faire mourir au cinquième acte chargé de malédictions. C'est alors que le directeur, s'il est sévère et juste, ne doit pas fléchir devant les prétentions des amateurs, car ceux-ci veulent tous se jeter sur les rôles d'amoureux ! Le jeune premier est jeune, ce qui n'arrive pas toujours sur les meilleures scènes, et il se croit joli. A lui l'épée, la toque, la guitare à râcler sous le balcon,

l'échelle de soie pour y monter ! Mais prenez garde, ô papillon, de vous brûler aux feux de la rampe ! C'est toujours là, en effet, qu'il va s'incendier, je veux dire manquer son rôle. J'en parle avec délices, moi qui n'ai abordé que les rôles de pères nobles. J'y réussissais, me disait-on, parce que je me grimais de façon à ressembler au Loyer des notaires.

Enfin le directeur a parlé, il a convaincu ; car il a son anecdote toujours prête, celle d'un acteur qui a fait sa réputation à ne dire que deux mots en remettant une lettre sur un plat d'argent. Ces deux mots sont en vers et je les ai oubliés.

La répétition se fait. Les uns récitent à défer le plus habile sténographe ; un steeple-chase de mots et de phrases qui n'arrivent à l'oreille qu'en bourdonnements ; les autres psalmodient ; les comiques ne le sont pas, ce sont les tragiques qui le sont (comiques). Ça dure deux mois. Au bout du compte, tous les amateurs, à quelque exception près, auront les gestes et la façon de dire du directeur.

Le grand jour arrive, La toile se lève ; le public, les porteurs de billets de faveur, la musique et le diable de l'indulgence s'en mêlant un peu, tout cela fait un ensemble qui ne déplaît pas trop. "Le public paraît content, c'est beaucoup ; car on est si sot que c'est quasi sur cela qu'on se règle," a dit M<sup>de</sup>. de Sévigné. Quelquefois quand la barque de Robinson n'échoue pas, les huées et les sifflets l'aplatissent. Mais c'est rare. Croyons plutôt, avec Théophile Gautier, que les amateurs de théâtre, j'entends ceux qui se hasardent sur les planches pour leur plaisir et celui du public, n'ont pas autant besoin de celui-ci pour réussir qu'on veut bien le croire et le répéter. Gautier, qui connaissait les choses de théâtre comme pas un, a dit dans une des pages que les délicats trouveront sans peine, ceci : "Il est à croire,—parlant d'amateurs (imaginaires, ai-je besoin de le dire ?) qui allaient jouer *Comme il vous plaira*,—qu'ils auront, à travers la gaucherie de gens qui n'ont jamais monté sur les planches, de précieux éclairs de naturel et de ces charmantes naïvetés que le talent le plus consommé ne saurait reproduire." Ce même Théophile Gautier a dit, non loin de ce que je viens de citer : "Il est ennuyeux d'être en hiver parce que l'on grelotte, et en été parce qu'on sue : mais ce qu'il y a de plus ennuyeux sur terre, et en enfer, c'est assurément une tragédie, à moins que ce ne soit un drame ou une comédie."

Que vous semble de tout ceci ? Suis-je assez loin de la pièce de Pierre Petitclair ? Pas trop, comme on va le voir. En dépit de la boutade de Gautier, je tenais à la comédie, du moins à celle que j'avais en

manuscrit, et qui n'était rien moins qu'*Une partie de campagne*. C'est entre deux expéditions de rapports maritimes, dans l'étude de feu Archibald Campbell, notaire royal comme on disait alors, que Petitclair refaisait cette comédie, qui,—je viens de la relire,—n'a rien perdu de sa fraîcheur. Les brouillons tirés au clair, la comédie copiée de la belle écriture de son auteur, je me chargeai de la faire paraître dans le *National*. Mais la représentation valait infiniment mieux; je le savais et je me mis de suite en campagne. Une société dramatique, dont je faisais partie, était dans le temps en voie de se réorganiser et la comédie de Petitclair me fournissait l'occasion de l'opposer à un gros drame,—je ne me souviens plus lequel,—qu'on voulait à tout prix monter pour les débuts de quelques soirées dramatiques durant l'hiver de 1857. J'eus quelque peine à convaincre mes confrères de l'excellence de la pièce de mon bon ami Petitclair; ils ne voulaient pas lâcher le gros drame. Pour en venir à bout, je me mis à étudier le rôle qui semblait me convenir le plus, celui de Joseph, le villageois; je le récitai, ou plutôt je jouai, séance tenante, toutes les scènes où ce personnage figure, sans grand relief je dois l'avouer. Eh bien, malgré cet effacement du rôle de Joseph, mes cosociétaires accueillirent la pièce à l'unanimité. On en commença l'étude sur le champ; le drame fut mis de côté et *Une partie de campagne* eut sa première représentation le 22 Avril 1857.

Je me permets de faire ici un bout de biographie.

Pierre Petitclair, une des littérateurs canadiens de la génération précédente, est né à Saint-Augustin, près de Québec, en 1813. Il fit de très bonnes études au Séminaire de Québec, où ses talents lui valurent plusieurs fois la couronne d'*imperator*, décernée, dans le temps, aux élèves qui remportaient les premiers prix. Ses études terminées, il obtint de l'emploi comme copiste au greffe du protonotaire de ce district. Il ne se fit pas recevoir avocat. Cette place au greffe ne devait pas être permanente, puisqu'on le voit, à la même époque, travailler dans les bureaux de plusieurs jurisconsultes distingués, qui faisaient grand cas de sa belle écriture et de son talent pour déchiffrer les plus affreux grimoires. Vers 1854, il entra, toujours comme copiste, chez M. le notaire Campbell, quelques années, croyons-nous, après son retour du Labrador, où il était allé en qualité de précepteur des enfants d'un M. Labadie, pêcheur important de la côte. Il ne paraît pas que Petitclair ait écrit sur les questions politiques de son temps. Il aimait l'isolement, mais n'était pas misanthrope; ses comédies décelent plutôt un homme qui comprend parfaitement les choses de la vie et sait s'y adapter. Il n'était pas

non plus égoïste; chez lui la solitude était affaire de tempérament. Le *Répertoire National* contient à peu près toutes ses productions littéraires. La forme de ses poésies est correcte; le patriotisme,—un sentiment très pur chez Petitclair,—les a inspirées sans cependant leur donner beaucoup de souffle. Petitclair aimait et prisait fort les écrivains du XVII<sup>ème</sup> siècle et il en causait, quand il voulait causer, en homme qui les possédait bien. C'est dans le *Répertoire National*, ce précieux recueil de James Huston, que l'on trouve une agréable comédie de Petitclair, "*La Donation*", représentée si souvent sur la scène de Québec, avant l'apparition d'*Une partie de campagne*. Celle-ci a fait les délices du public québécois devant lequel elle fut jouée, en 1857. L'auteur assistait à la première représentation de la pièce et ne fut pas satisfait de l'interprétation de certains rôles. M. Joseph Savard, typographe, qui a tant fait pour les théâtres de société à Québec, a fait imprimer cette charmante pièce, une véritable photographie de campagne, d'un réalisme fort aimable. Petitclair était en même temps bon musicien; il jouait de plusieurs instruments; il a composé de petits airs de danse qui sont restés populaires. C'est lui qui fit la musique d'un couplet que je devais chanter dans *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois*. Je remplissais le rôle d'un magister de village qui parlait solennellement et constamment le latin,—et quel latin:—*Finis coronus opat!*

Voici le couplet que chantait notre pédagogue à une veuve dont il convoitait la main et les écus:

Ma méthode est si merveilleuse  
Qu'ils font des progrès surprenants.  
La mémoire la moins heureuse  
Cède à mes discours entraînants.  
Vous même en seriez étonnée;  
C'est incroyable, sur ma foi:  
La plupart, au bout de l'année,  
En savent presque autant que moi!

La musique de ce couplet faisait admirablement rendre à celui-ci tout ce qu'il contenait d'emphase, de suffisance et de naïveté.

Petitclair quitta l'étude de M. Campbell pour retourner au Labrador, où, nous venons de le dire, il avait séjourné pendant quelques années. C'est là que l'auteur d'*Une partie de campagne* est mort, en 1860.

Qu'il me soit permis maintenant de présenter au lecteur une courte analyse de la pièce de Petitclair.

Un bon bourgeois, Louis Durand, songe, la belle saison venue, à aller passer quelques jours à la campagne chez son frère Joseph, cultivateur qui demeure

non loin de la ville. Il aura pour compagnon de voyage son fils Guillaume,—pardon,—William, car ce fils aime tout ce qui est anglais, s'habille à l'anglaise et tient qu'il est de suprême bon ton de ne s'exprimer qu'en anglais. William a pour ami, Brown, un original, dont la sœur, Malvina, fait un semblant de flirtation avec notre anglo-mané. Celui-ci finit par en devenir éperdument amoureux et lui exprime son amour en anglais, cela va sans dire. Malvina, qui a été élevée en France, parle très bien la langue maternelle de William; Brown, au contraire, la baragouine affreusement. Il ne réussit le plus souvent à sortir de ses phrases baroques qu'avec l'aide de sa sœur. Ce baragouin s'étend jusqu'aux chansons canadiennes dont il dit les paroles avec un fort accent britannique. Tout ce monde arrive à la campagne et reçoit de Joseph le meilleur accueil. Les paysans sont enchantés de Brown et de sa bonne humeur; le fait est qu'il est fort divertissant, tout en cherchant à s'amuser le plus possible. La politesse, les bonnes manières de Malvina lui gagnent tous les cœurs. Il n'y a que William, ce "Guillaume de Gouliame," comme dit Baptiste, qui ne soit pas content. Il s'ennuie horriblement au milieu de tous ces villageois qui lui rappellent le temps où il touchait les bœufs. Il les trouve *very stupid, indeed*. Au bonjour que lui dit Baptiste, un camarade d'enfance, il lui jette un sou, comme à un mendiant. "Ça commence à chauffer" et on ne tarde pas à se venger de tous ces dédains, de tous ces mépris. William est dans un bateau, sur le petit lac; la bonde ne tient plus qu'à un fil, ou plutôt à une corde sur laquelle on tire au bon moment; le bateau enfonce et voilà Guillotté à l'eau. Il aborde le rivage à la nage. C'est Baptiste qui rit de ce plongeon: "Ha! ha! ha!... j'donnerais pas ça pour six mères moutonnes, et ma p'tite pouliche pard' sus l'marché!" En attendant que les vêtements de William soient séchés, on l'assuble des pieds à la tête d'étoffe du pays que l'on a retirée du coffre bleu traditionnel. William, devenu un objet de risée, n'a plus qu'à se cacher dans quelque coin, car il se trouve vêtu d'une façon tout à fait *unfashionable*! D'autres mésaventures l'attendent encore. Il aimait, il y a un an, une charmante jeune fille, Eugénie, et lui avait écrit une lettre passionnée. L'indifférence de William la désole au point que Malvina prend parti pour la pauvre délaissée et force William à s'expliquer. C'est elle, Malvina, que William aime maintenant de toute la force de son âme. La jeune femme,—car elle est mariée,—lui apprend alors que son mari est en France d'où il doit revenir bientôt pour se fixer aux environs de la ville... Bref, ces révélations abasourdissent tellement William qu'il disparaît, tout en jurant qu'il se vengera un jour sur Brown de la mystification

dont il a été l'objet. La comédie, dépourvue de tout imbroglio, se termine brusquement par deux mariages, à la stupéfaction de quelques personnages, dont l'un d'eux ne peut s'empêcher de s'écrier: "Le diable m'emporte si je comprends un mot à tout ça!" Brown épouse Eugénie, Baptiste épouse Flore,—la fille de Joseph,—et tout le monde, il y en a beaucoup au dénoûment, se met à chanter: *A la claire fontaine*.

Je donne ici l'avant-dernière scène, qui, en même temps qu'elle laisse suffisamment voir la manière de l'auteur, explique le quiproquo qui met fatalement fin à la passion de William pour Malvina.

BROWN.

Hollo! Cè vous avoir beaucoup de plaisir par ici, je voàs. (*à Eugénie*) Mlle Eugénie, jè avoir l'honneur de présenter vous à mon socur Malvina. (*Eugénie salue.*) Malvina, Mlle Eugénie, qui vouloir bien m'accorder son main. (*à William*) Ma cher ami, jè invité vous à mes noces.... et pouis Baptiste aux siennes aussi. Cè lès doux noces en même temps.

BAPTISTE.

Eh! mais, j'espère ben qu'il y en aura trois. Est-ce que vous ne comptez pas celles de Guillotte? Sa maïsantoupie va avoir le temps de s'passer d'ici là, ainsi qu'son mal d'syeux, etc, etc, ainsi soit-il.

MALVINA (*riant*).

Ha! ha! ha! ha! ha!

WILLIAM.

Oh! cruelle!

MALVINA (*riant*).

Ha! ha! ha! ha! ha!

BROWN.

Mais qui diable cè l'avoir à tant rire. (*Louis et Joseph s'approchent tout surpris.*)

MALVINA.

M. William qui veut absolument m'épouser!.....

BROWN (*riant*).

Ha! ha! ha! ha! ha! Jè avé oublié.....

WILLIAM.

Mais je ne puis concevoir ce qu'il y a là de si risible.

BROWN.

Eh! cè elle mariée déjà.

WILLIAM.

Comment?

MALVINA.

M William, ne vous fâchez pas, ou, si vous en voulez à quelqu'un à ce sujet, prenez-vous-en à votre bou

ami, mon frère, que je soupçonne fort être la cause de tout le malentendu dans cette affaire.

BROWN (*à Malvina*).

Cé moâ toujours dire à loui et à tout lé monde qué vous êtes encore oune fille à marier, et à William en particulier, qué vous l'aime beaucoup.

WILLIAM (*à part, fermant les mains et très-impatienté*).

Oh!.....le misérable!

MALVINA (*à William*).

Vous entendez!.....Et, comme vous ne m'avez jamais fait la question, j'ai toujours pensé jusqu'à ce moment que vous n'ignoriez pas que mon mari est en France et doit me rejoindre bientôt dans ce pays.

BROWN.

Et puis, mademoiselle et madame été synonymes, n'est-cé pas? (*Riant.*) Ha! ha! ha!

MALVINA.

Eh bien!.....Ah! encore quelqu'une de ses espiègeries, je gage. (*à Fiore*) Mlle Fiore, les mots mademoiselle et madame sont-ils employés indifféremment dans ce pays, ainsi que me l'a persuadé mon frère?

FLA NE.

On dit "mademoiselle"..... à..... une fille.....

MALVINA.

Suffit..... Oh! le vilain frère que j'ai là..... Je ne me fierai plus à lui.

BROWN.

Oh!..... Malvina, celle-ci nê pas pouvoir passer... Cé vous pas si crouche qué ça..... Cé vous connaître bien qu'oune mademoiselle n'être pas encore oune madame; mais cé vous moitié Française et comme toutes les autres femmes dans cête circonstance..... cé vous bien satisfaite de votre rôle. Ainsi, jê nê sous pas la soul coupable.

MALVINA (*riant*).

Ha! ha! ha!.....éternel mystificateur!

BROWN (*à William*).

Mon ami, jê demandé à vous mille pardons. Tout cela n'été qué pour rire, vous savez. J'espère qué ce vous pas fâché?

WILLIAM (*à part*).

Ah! misérable fourbe!..... Je n'ai plus d'intérêt à te ménager; tu me le paieras. (*Il sort*).

BROWN (*à part*).

Diable! cé loui enragé.....

Ce serait peut-être le temps de hasarder un peu de critique, de faire quelques réserves.

On peut aisément saisir dans la scène que je viens

de citer le procédé de l'auteur, celui d'estropier ou d'altérer certains mots. On a pu lire dans la scène en question le mot "maisantoupie." Cela ne fait pas rire longtemps. Le même procédé est employé à l'égard des noms: Victor Hugo se prononce "Victoire Gigo" et Eugénie Sue, "Jane Sure." Le spectateur qui a lu *La petite Fédette* et *François le Champi*, regrettera sans doute que Petitclair n'ait pas donné au langage du paysan un peu plus de noblesse, sans lui faire perdre de son originalité. Ce langage est plat et vulgaire. Pour tout dire, Petitclair ne sait pas faire parler convenablement ses personnages. Le trait qui s'enfonce et qui reste, vous le chercherez en vain chez lui. Et pourtant la pièce a du mouvement, une allure toute théâtrale, une gaieté communicative. Tout l'art d'*Une partie de campagne* consiste dans l'opposition que présentent ces deux personnages, William et Brown: l'un reste lui-même, quoi qu'il fasse pour se faire bien venir de gens qui ne sont ni de sa race, ni de sa religion; l'autre n'est qu'un plat imitateur, un fade et déplaisant anglomane, tel qu'on en rencontre sur le pavé ou dans les salons de notre ville. Toute la comédie est dans ce contraste des deux caractères, qui n'est là pourtant qu'à l'état de soupçon; mais il suffit pour démontrer que Petitclair était bien doué pour le théâtre et que notre littérature dramatique a reçu de lui une empreinte qui a encore de la valeur.

J. AUGER.

## LA SALAMANDRE DU JAPON

### I

Il vient d'arriver à Paris au jardin des plantes un don du Docteur Hollandais Geerts, directeur du laboratoire d'hygiène publique de Yokohama au Japon; c'est la grande Salamandre du Japon appelée scientifiquement *guci-giyo* ou enfant-poisson à cause du cri censé semblable à celui de l'enfant qu'elle reproduit et qui n'est qu'un grognement sourd produit par l'air qui s'échappe des narines.

Cet animal a été observé pour la première fois par Siebold qui en a apporté une vivante à Leyde et qui

malgré les cinquante deux printemps passés en Hollande, va très bien ! On l'appelle aussi à tort *sansho-suwu*, mais son vrai nom est *gwei-giyo* (*Cyptobran-chus japonicus*, v. d. Hoeven ; *Salamandra maxima* de Schlegel). Ce dernier auteur a décrit dans sa fauna japonica son ostéologie, et Hyrth en a donné l'anatomie.

On trouve encore sa description dans le grand ouvrage chinois de Ten-tsaō-Kang-Muh et dans l'ouvrage du savant naturaliste japonais Ito-Keiske, qui malgré ses 70 ans ans passés continue ses beaux travaux ! Cet animal curieux est une des cinq espèces que possède le Japon ; il est aquatique ; c'est un animal curieux et rare car il ne se trouve qu'entre le 34 et 36<sup>e</sup> de latitude Septentrionale, et il est parfaitement inconnu à Tokio. Son cercle de dispersion est si petit et sa rareté si grande, qu'il est probable que cet animal, comme son prédécesseur en Europe, la grande Salamandre fossile, est en voie de disparaître bientôt de notre globe.

C'est un animal bête, inerte, lourd, laid, disgracieux, dont la peau qui se renouvelle suinte un liquide visqueux et d'une odeur fétide, mais peu abondant. Il aime l'eau douce et peut y rester une demi-heure sans venir à terre respirer, mais d'habitude il se tient dans une eau peu profonde et ombragée. Sa queue est longue et en forme d'aviron, il a des franges à la peau des flancs et peut ainsi nager. Ses yeux sont petits et verticaux au milieu des verrues de la tête, ses narines sont rapprochées—du bout du museau, sa tête déprimée et large ; ses pattes de devant ont quatre doigts et celles de derrière cinq ; il mesure 0.57 centimètres de longueur. Il est de couleur gris cendré avec des taches noires. Il se nourrit de petits poissons et de vers, de batraciens. Il est glouton surtout l'été comme les reptiles. Ses mœurs sont douces à l'état naturel, mais quand il est souvent contrarié en dehors de l'eau ou contrarié par privations d'eau fraîche ou de nourriture abondante, ou fatigué par des rayons trop chauds du soleil, il cherche à mordre et n'épargne pas sa propre espèce. Il ne supporte pas le froid au dessous de 0 degré centigrade ordinairement.

La grande salamandre fournit aux médecins japonais, suivant la médecine chinoise, un préservatif contre les maladies contagieuses. Sa chair qui est blanche et de bon goût, dit-on, se mange rôtie. Aussi cet animal recherché se vend-il de 60 à 80 francs pièce.

## L'ETHERISME EN IRLANDE

### II

Les événements d'Irlande attirent l'attention sur ce pays dont certaines mœurs étranges sont quelquefois inconnues.

Les défauts comme les qualités, chez le peuple Irlandais, sont presque toujours poussés à l'extrême ; il semble avoir emprunté au midi sa bravoure et sa générosité et au Nord tous ses entêtements et ses habitudes d'intempérance. Cette dualité de caractère, encore plus accentuée en Pologne, est remarquable.

L'alcoolisme qui est souvent une conséquence des conditions physiques des peuples du Nord n'existe plus en Irlande, mais est remplacé par l'étherisme ?

Ce vice affreux est pour les Irlandais ce que l'opium est pour les chinois ; cette abominable passion abêtit l'une et l'autre race.

L'introduction de l'éther comme boisson en Irlande est de l'invention criminelle du pharmacien de Drapers-town qui eut la diabolique idée de remplacer l'alcool par l'éther et malgré le dégoût d'une telle boisson l'usage s'en répandit vite. Les forts buveurs, dit le savant français, Mr. Louis Figuier, peuvent absorber jusqu'à quatre grammes, quantité qui dans la pratique médicale journalière paraîtrait impossible à faire prendre sans danger. Voici comment cette absorption a lieu d'après le docteur anglais Richardson : "Le buveur se rince d'abord la bouche avec de l'eau fraîche, il avale, puis il absorbe le verre d'éther et termine par une autre gorgée d'eau pour empêcher l'éther de s'échapper."

L'ivresse est de courte durée, et comme pour l'opium après viennent des accablements, des flatulences ; pour faire passer cet accablement, le patient absorbe une nouvelle dose qui le calme momentanément et c'est ainsi qu'il calme une nouvelle ivresse jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus.

Eh bien, cette dépravation augmente, elle se répand même parmi les dames de la haute société en Angleterre, dit le Docteur Richardson, que nous ne pouvons accuser de partialité, à tel point que le gazon de Hyde-Park est parfois jonché de flacons d'éther vides que les élégantes promeneuses ont jetés par les portières de leurs voitures.

Cette boisson même a été perfectionnée ; on en vend, il est vrai, clandestinement en Irlande un mélange quadruple composé de deux éthers, d'alcool et de 9 gmes d'un composé empyreumatique, moyennant trois francs le litre. Cette boisson donne une telle irritabilité d'esprit qu'elle jette dans des crises semblables à celles de l'hystérie ; elle engendre aussi la dyspepsie—Ainsi pour n'avoir pas les conséquences désastreuses de l'alcoolisme, on voit qui l'absorption de l'éther n'a pas moins d'effets funestes.

R. ALLAIN.

De la société d'ethnographie ; attaché au Ministère de l'Instruction publique, Paris.

## LA CRÊPE

### CONTE

—Ce poème.....

Offre une allégorie admirable et profonde ;  
Mais,—pour sucer la moelle il faut qu'on brise l'os,  
Pour savourer l'odeur il faut ouvrir le vase,  
Du tableau que l'on cache il faut tirer la gaze,  
Lever, le bal fini, le masque aux dominos.

.....  
Je vous crois, cher lecteur, assez spirituel  
Pour me comprendre.....

THÉOPHILE GAUTIER.

Il y avait une fois une bonne femme qui avait sept mioches fort affamés. Elle leur fit un jour frire une crêpe. C'était une crêpe faite d'œufs, de lait et de bonne farine, et là, dans la poêle, elle faisait avec le beurre une douce petite musique. Les mioches se tenaient tout autour de la poêle, et compère Larigot, un vieux gourmand, était non loin assis et regardait et les mioches et la douce friture.

Oh ! maman chérie, donne-moi un morceau de cette crêpe, j'ai grandement faim, dit l'un des mioches.

Oh ! tendre maman ! dit le second.

Oh ! bonne et tendre maman ! dit le troisième.

Oh ! bonne, tendre et belle maman ! dit le quatrième.

Oh ! bonne, tendre, belle et fine maman ! dit le cinquième.

Oh ! bonne, tendre, belle, fine et douce maman ! dit le sixième.

Oh ! bonne, tendre, belle, fine et adorable maman ! dit le septième.

C'est ainsi que tous les mioches demandaient de la crêpe et chacun s'exprimait le plus gentiment pour attendre la bonne femme,

Oui, oui, disait-elle, attendez que la crêpe se retourne dans la poêle ; elle aurait dû dire : attendez que je la fasse sauter et retourner moi-même.—Et puis je vous en donnerai ; elle est faite de si bon lait et de si bonne farine ! Voyez comme elle se sent grasse et heureuse !

La crêpe, effrayée de ce langage, se retourna d'elle-même et essaya de sortir de la poêle, mais elle tomba sur l'autre côté, continua de frire jusqu'à ce qu'elle devint ferme, et, se sentant plus forte, elle sauta de la poêle sur le plancher, s'enroula comme un rouleau, sortit de la maison et descendit la côte à grande vitesse.

Holà ! arrête la crêpe ! et tous, la bonne femme, la poêle d'une main et la cuillère de l'autre, les sept mioches et compère Larigot se mirent à la poursuite de la crêpe qui filait toujours comme un train-éclair.

Et tout ce monde courait, criait, hurlait : " Est-ce qu'on ne pourra jamais l'arrêter ? " Mais la crêpe roulait toujours. Elle rencontra un jeune gars.

—Bon jour, la crêpe, dit le gars.

—Bon jour, M. Gari-Garand, dit la crêpe.

—Arrête un peu, charmante petite crêpe ; laisse-moi donc te croquer.

—Puisque j'ai échappé à la bonne femme, à ses sept mioches, à compère Larigot, je puis bien glisser entre les mains de Gari-Garand, dit la crêpe, et elle fila comme une étoile—qui filé.

Et la voilà fuyant jusqu'à la porte d'une basse-cour où se tenait une poule.

—Bon jour la crêpe, dit la poule.

—Et moi de même, madame Pouli-Poularde.

—Chère crêpe, dit la poule, ne roule pas si vite : arrête un peu ; veux-tu te laisser manger ?

—Après avoir échappé à la bonne femme, à sept mioches affamés, à compère Larigot, à Gari-Garand, je je peux bien me moquer de vous, commère Pouli-Poularde, dit la crêpe et elle continua de rouler son rouleau à grande vitesse.

Rencontre un coq.

—Bon jour, mamzelle la crêpe, chanta le coq.

—Votre servante, M. Coqui-Coquard, répondit la crêpe.

—Oh ! crêpe, ma mie, ne va donc pas si vite ; arrête un peu....Veux-tu te laisser manger ?

Après avoir échappé à la bonne femme, à ses sept mioches affamés, à compère Larigot, à Gari-Garaud, à Pouli-Poularde, je puis bien glisser à travers les doigts d'un cocorico comme vous, M. Coqui-Coquard, dit la crêpe, et elle se sauva de plus belle.

Rencontre un corbeau, qui lui fait la révérence.

—Bon jour, ma mignonne, dit le corbeau.

Et comme la crêpe n'eût pas osé offenser un oiseau aussi poli, elle lui répond de sa voix la plus douce, de sa douce voix d'enfant.

—Bon zou, Cobbi-Cobbeau, vote sevante.

—Ne va donc pas si vite; chère crêpe de mon cœur ! Si tu voulais te laisser manger !

Quand on a échappé à la bonne femme, à ses mioches enragés, à compère Larigot, à Gari-Garaud, à Pouli-Poularde, à Coqui-Coquard, on peut éviter le bec de Cobbi-Cobbeau, dit la crêpe, et la voila qui se sauve comme le vent.

Quand elle fut bien loin, loin, loin, elle rencontra une oie.

—Bonjour, crepe grassouillette, dit l'oie.

—Bonjour, madame l'Oisi-Loison, fit la crêpe.

—Crêpe grasse et si bonne à regarder, arrête un peu, dit l'oie ; veux-tu bien te laisser manger ?

—Quand on a réussi à échapper à la bonne femme, à ses sept mioches criards, à compère Larigot, à Gari-Garaud, à Pouli-Poularde, à Coqui-Coquard, à Cobbi-Cobbeau, on peut bien se ficher de l'Oisi-l'Oison, dit la crêpe, qui fila toujours.

Après avoir roulé son rouleau pendant bien longtemps,—oh ! bien longtemps,—elle fit la rencontre d'un cochon, gros et gras.

—Bonjour, fine crêpe, dit le cochon.

—Bonjour, M. Cochonas, répondit la crêpe, qui, sans proférer un mot de plus, se mit à rouler avec la vitesse du diable.

—Arrête, arrête, fit le cochon ; on n'a pas besoin d'être si pressé. On peut marcher côte à côte et se voir. Il y a un petit bois à traverser qui n'est pas très sûr.

La crêpe se dit qu'il y avait peut-être là dedans un bon conseil, et tous deux se mirent à marcher,—jus qu'à ce qu'ils arrivèrent à un ruisseau. Quant au cochon, il était si gras qu'il n'eût qu'à se laisser flotter sur l'eau et traversa sans encombre ; ce n'était rien pour lui. Mais la pauvre crêpe ne pouvait passer l'eau.

Le cochon lui dit : Assieds-toi sur mon groin et je te traverserai.

La crêpe fit comme le cochon le lui conseilla.

—Ouf ! Ouf ! faisait le cochon,—et d'un trait Maître Cochonas goba la crêpe.

P. F.

---

## L'ENSEIGNE

---

Tout ce silence et tout ce bruit !

La grande route devient ici plus étroite : à gauche le cimetière, cité calme et silencieuse, pleine de monuments, les uns aux fraîches couleurs, les autres couchés, penchés, rongés par le temps.

A droite l'auberge aux bancs de chêne autour desquels jouent les enfants tapageurs, sur lesquels sont assis les jeunes gens qui parlent d'amour, les vieillards attentifs aux derniers tintements de la cloche qui appelle au temple.

Puis l'enseigne de l'auberge se balançant et criant au bout de sa longue tringle de fer,—au-dessus du cimetière,—sur laquelle on peut lire :

REPOS DES VOYAGEURS.

P. F.

---

ERRATUM.—Dans la poésie intitulée : *Un soir au bord de la mer* (voir le dernier no. de la Revue), au vingt-septième vers, au lieu de :

Je connais le secret de la terre.

On doit lire :

Je sais le secret de la terre.